

Troisième prix ex-aequo : *Les trois saisons* (Mireille Lafitte)

Depuis presque quatre ans, maintenant, les femmes du village, mères, épouses, promises, ne font qu'attendre le courrier. C'est un fait, elles n'y peuvent rien, leur vie s'est arrêtée un matin de septembre 1914. Ou de juin 1915, ou de février 1916 : quelle importance, la date et la saison ! Et de savoir si ce jour-là il pleuvait ou s'il faisait soleil, si on allait semer ou moissonner, puisque, de toute façon, leur présent, désormais, est englué dans la même uniformité déprimante ! Oui, on dirait que, pour elles, le temps n'est plus le même que celui d'avant, que toutes leurs pensées, toutes leurs occupations ne sont plus soumises qu'à ce moment essentiel où Fernand Boisseau, le facteur, apportera (ou n'apportera pas) la lettre tant espérée. Leur vie n'a plus d'autre sens. Aucune d'elles ne veut envisager (tout en ne faisant que cela, malgré tout !) l'instant maudit où Arsène Maupas, le maire de la commune, frappera chez elles pour leur annoncer le pire.

Mais pour Hortense, seules deux choses se sont mises à compter : la terre et l'enfant. Parce que ces deux choses-là la lient à Jean. Au début, juste après le départ de son homme, c'est la terre qui l'a toute entière accaparée : les travaux de la ferme, qu'il a fallu assumer, ont mobilisé toute son énergie. Puis, au fur et à mesure que les semaines ont passé, elle n'a plus pensé qu'à ce formidable élan vital qu'elle sentait croître en elle jour après jour. Grâce à lui, et pour lui, elle a effacé tout ce qui pouvait l'angoisser, elle l'a nié avec une énergie farouche. Elle ne veut pas être attendue de mort, elle veut être attendue de vie. A l'heure où tant d'autres, hélas ! commandent des cercueils aux menuisiers des villages, elle, elle a commandé un berceau.

En ce début d'été 1918, l'enfant ne demande qu'à venir au monde. Oui, malgré la guerre qui s'éternise et fauche tant de jeunes vies, malgré l'horreur des blessures, des souffrances, de la mort, du vide, de l'inutilité et de l'absurdité de tout cela, ce monde l'attire comme un puissant aimant.

Elle reçoit peu de lettres de Jean, mais ne s'en inquiète pas car elle sait combien il lui est difficile d'écrire : seul garçon d'une fratrie de sept, il est peu allé à l'école, contrairement à elle, qui sait parfaitement lire, écrire et parler français. C'est elle qui lui écrit, pour lui parler de la ferme et lui expliquer ce qui, en même temps, s'accomplit en elle. Pour qu'il n'ait rien oublié de ce qu'il savait avant et connaisse tout de ce qui est nouveau aujourd'hui, quand il reviendra.

Il reviendra : il l'a promis en partant, six mois plus tôt ! Il a promis d'être le premier à prendre l'enfant dans ses bras. Il a dit qu'un bon paysan est toujours là pour récolter ce qu'il a semé. Trois saisons se seront écoulées : la vie se compte par saisons à la campagne.

Elle ne va plus au village. Avant, jusqu'au départ de Jean, elle y descendait deux fois par semaine : le jeudi, jour de marché, et le dimanche, pour la messe de onze heures. C'est fini, tout ça : au marché, l'ambiance est sinistre, on ne voit que des femmes en noir qui marchent, muettes, tête baissée, un mouchoir à la main ; à l'église, entre les soupirs et les sanglots, on prie pour les morts et les disparus. Est-ce égoïsme ou superstition ? Elle ne veut pas se sentir coupable, ni, encore moins, concernée.

Elle ne veut pas non plus risquer de rencontrer ceux qui, rentrés au pays blessés, mutilés, estropiés, défigurés, fous, racontent des horreurs : ces tranchées qui dénaturent la campagne, ces obus qui éventrent la terre qui leur a tant donné jusqu'en ces temps de malheur où il a fallu tout quitter, cette saleté, ce froid, ces rats, ces poux, et cette « trouille » qui est pire que tout. Dans ses lettres à Jean, elle, elle raconte les sillons qui se tracent, bien droits, jusqu'au bout du champ, derrière le fidèle Pompon, la terre si propre qui retombe de chaque côté de la charrue, la bonne fatigue, la sueur, mais aussi le contentement de tous ceux qui ont moissonné puis battu les épis sur l'aire, l'émotion du vieil Antoine, quand il a plongé ses mains dans les sacs de blé, avant de les porter au moulin. Si elle pouvait, elle lui enverrait les odeurs de toutes ces choses vivantes de son pays.

Elle aime sa voisine, Marceline, à qui elle va très souvent rendre visite, parce qu'elle lui ressemble : elle n'est pas comme les autres femmes du village, on ne l'entend jamais se plaindre, et on ne la voit jamais pleurer, malgré tous les malheurs qu'elle a connus.

Marceline prend la vie comme elle vient, parce qu'elle sait, en vieille paysanne qu'elle est, qu'on ne peut rien influencer : la terre, comme le ventre de la femme, donne sa récolte quand le moment est venu, on ne peut pas la forcer, ni précipiter son travail. Ses fils, c'est pareil, on ne peut pas dire quand ils reviendront, s'il est dit qu'ils reviendront, et ça ne sert à rien de se lamenter sur leur sort.

En revanche, elle ne comprend pas pourquoi des drôles aussi vaillants que les siens ont dû partir aussi loin pour servir la France, eux qui, comme elle, parlent à peine le français, et qui ne sont jamais allés plus loin que Saint Médard, pour la grande foire d'octobre : ça, ça la dépasse. Quand le maire est venu, trois mois plus tôt, lui porter la nouvelle de la *disparition* d'Alfred, elle lui a pris le télégramme des mains. Hortense, accourue en voyant le maire monter le raidillon et frapper chez ses voisins, a vu la vieille femme regarder ce bout de papier d'un air grave.

« Mais, Marceline, vous ne savez pas lire ! », a dit le maire.

Marceline a eu cette réponse magnifique :

« Je ne comprends pas les mots, mais je comprends le sens ! Et c'est bien assez ! »

C'est qu'avec cette guerre, depuis la mort de Guillaume, son mari, emporté par la phtisie galopante en 1916, il n'y a plus que ses bras et ceux du jeune René, à la ferme : Emmanuel vient de partir, Edouard, est à l'hôpital de Saint-Nicolas-de-Port : sa blessure n'est pas méchante, heureusement, mais il faudra qu'il retourne au front quand il ira mieux.

« Il aura peut-être droit à une permission d'ici là, qui sait ? Mais le pauvre drôle, il lui faudra deux jours pour arriver ici, deux jours pour remonter là-haut, tu vois ce qui lui restera ! Et si ça tombe, ce sera cet hiver quand il n'y aura guère que les noix à écaler pour l'huile ! Ce ne sera pas tellement la peine qu'il se déplace ! »

Alfred a donc été porté disparu : quand le maire a été parti, Marceline a demandé à Hortense de lui lire ce qui était écrit au crayon à papier sur le livret de famille. *Disparu au champ d'honneur*.

Marceline n'a entendu qu'un mot et a conclu :

« Alors il est mort dans un *champ*. En paysan. »

Hortense, qui pressentait une réalité plus horrible, n'a rien répondu, mais elle s'est demandé comment un mot aussi beau pouvait être lié à ce qui se passe là-bas, si loin. Les mots, donc, ne veulent pas dire la même chose pour tous ? Comme dans cette *Marseillaise*, qu'elle a fini par détester, où les *sillons* sont *abreuvés* par le *sang* des hommes ? Est-il possible que le monde de la terre soit trahi de la sorte, son monde et celui de Jean, celui de leurs parents et de leurs grands-parents, celui de Marceline et de ses fils !

Le moment est arrivé.

Vers 17 heures, Hortense a senti un éclair lui zébrer les reins puis lui scier le ventre, au point qu'elle a dû s'asseoir un moment sur le banc devant la grange et rentrer à la ferme en s'appuyant aux murs. Pliée en deux et se déplaçant comme une vieille femme, elle n'a pas vu le maire qui gravissait le raidillon menant à sa ferme.

Marthe, sa mère l'a aidée à se coucher, mis de l'eau à bouillir et demandé à Antoine d'aller chercher Marceline, que Félicité a réclamée à ses côtés.

L'enfant veut vivre et oblige Hortense à pousser, alors qu'elle voudrait attendre encore un peu, parce qu'elle sait que son Jean va arriver pour être le premier à le prendre dans ses bras : il a promis qu'il serait là ! Il a promis !

L'enfant ne lui en laisse pas le temps.

Et quand il crie, à pleins poumons, entre les mains de Marceline, Hortense n'entend pas le maire frapper à la porte, puis Marthe hurler « Non ! ».